

Avec la fièvre de la sagesse tragique tu t'efforces à présent de rendre ta vision cohérente. Apollon et Dionysos sont le couple sacré qui engendre la tragédie ; Apollon rêve et contemple sous des formes paisibles l'harmonie et la beauté du monde ; au milieu de la mer déchaînée des apparences, re-tranché dans son individualité, il reste debout, calme, assuré, immobile, et jouit de la tempête du rêve. Son regard n'est que lumière ; et même quand l'indignation ou la tristesse s'emparent de lui, elles ne troublent pas son équilibre divin.

Dionysos fait éclater l'individualité, se précipite sur la mer des apparences et suit ses terribles remous inconstants. Hommes et fauves deviennent frères, la mort est un des visages de la vie, le voile bariolé de l'illusion se déchire et nous touchons, poitrine contre poitrine, la vérité. Quelle vérité ? Nous ne faisons qu'un ; tous ensemble nous créons Dieu. Dieu n'est pas l'ancêtre, il est le descendant de l'homme.

Les Grecs, retranchés dans la forteresse d'Apollon, s'efforçaient au début de dresser une barrière contre ces forces dionysiaques incoercibles, qui venaient de toutes les routes de la terre et de la mer et se ruiaient sur la Grèce ; mais ils ne parvinrent pas à dompter entièrement Dionysos. Les deux dieux luttèrent, aucun des deux ne surpassa l'autre, ils se réconcilièrent et créèrent la tragédie.


Les orgies dionysiaques s'allégèrent de la bestialité et rayonnèrent dans la douceur retenue du rêve. Il n'y eut pourtant toujours qu'un seul héros dans la tragédie : Dionysos ; tous les héros, toutes les héroïnes de la tragédie ne sont que des masques du Dieu — sourires et larmes qui scintillent, apaisés dans la grâce d'Apollon.

Mais la tragédie grecque a brusquement disparu ; l'analyse rationnelle l'a tuée. Socrate avec sa dialectique a tué la scabrité apollonienne comme l'ivresse dionysiaque ; la tragédie devient chez Euripide une passion humaine, un discours scabritique qui fait de la propagande pour les idées nouvelles ; elle perd de sa substance tragique, elle meurt.

Mais l'ivresse dionysiaque survit et se perpétue dans les mystères et dans les grands moments d'extase de l'homme. Pourra-t-elle revêtir encore la chair divine de l'art ? L'esprit socratique, c'est-à-dire la Science, tiendra-t-il toujours Dionysos enchaîné ? Ou bien, maintenant que la raison humaine

reconnaît ses limites, verra-t-on une nouvelle civilisation dont le symbole sera Socrate apprenant, enfin, la musique ?

Jusqu'à présent l'idéal de notre civilisation était le savant alexandrin ; mais la couronne commence à chanceler sur la tête de la Science ; l'esprit dionysiaque se réveille de plus en plus ; la musique allemande, de Bach à Wagner, proclame sa venue. C'est l'aube d'une nouvelle « civilisation tragique », la Tragédie est régénérée. Comme le monde trompeur, le désert ténébreux de Schopenhauer, se métamorphose ! Comme tout ce qui est mort et immobile tourbillonne dans les remous de la critique allemande ! — Oui, mes amis, proclame le jeune prophète, croyez comme je crois en la vie dionysiaque et en la renaissance de la tragédie dionysiaque. L'époque de Socrate est révolue ! Prenez le thyrses en main, couronnez-vous de lierre, ayez le courage de devenir des hommes tragiques, préparez-vous à de grandes luttes et ayez foi en votre dieu Dionysos !

 Ce sont de pareilles espérances cosmogoniques, ô Nietzsche, que tu as fondées sur l'œuvre de Wagner. La jeune civilisation tragique va surgir de l'Allemagne, le jeune Eschyle est sous nos yeux ; il lutte, crée, demande notre aide.

Pourtant ces prophéties restent sans écho, les savants te méprisent, les jeunes hommes ne sont pas émus. Tu en es mortifié, des doutes naissent en toi, tu commences à poser des questions. Est-il possible d'anoblir l'homme d'aujourd'hui ? Tu tombes malade et à l'université tes élèves t'abandonnent.

C'est une angoisse déchirante. Le poète qui est en toi recouvre l'abîme avec les fleurs de l'art ; mais le philosophe cherche à connaître, au prix de tous les sacrifices, méprisant toute consolation, et jusqu'à cet art même. Le premier crée et s'allège, le second analyse, décompose, se désespère. L'esprit critique détruit les idoles. Que vaut l'art de Wagner ? te demandes-tu. Il est sans forme, sans foi, essoufflé, bourré de rhétorique, dénué d'ivresse sacrée et de noblesse. Tout pareil à l'art d'Euripide. Il est bon pour les femmes hystériques, les histrions, les malades. Ton demi-dieu est devenu à présent un histrion ; il t'a trompé, il n'a pas tenu parole. A présent il travaille sur des thèmes chrétiens, il écrit *Parsifal*. Le héros a été vaincu, il s'est écroulé au pied de la croix. Lui qui nous